

GUSTAVE AIMARD ET J.-B. D'AURIAC



LES PIEDS



FOURCHUS



PARIS

A. DEGORCE-CADOT, EDITEUR

2, RUE DE VERNEUIL, 2

Tous droits réservés.

Les Pieds fourchus

Gustave Aimard, Jules-Berlioz d'Auriac



1878

Exporté de Wikisource le 13/06/2017

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres

I. — Un mystère

II. — Qu'est-ce que c'était ?

III. — Le pied fourchu

IV. — Le campement

V. — La chasse

VI. — Bataille à mort

VII. — Complications

VIII. — Catastrophe

IX. — Un revenant

FIN DE LA TABLE.

CHAPITRE PREMIER

UN MYSTÈRE

Les nombreuses superstitions qui régnaient dans la Nouvelle-Angleterre, avant la guerre de l'Indépendance, ont survécu dans beaucoup de contrées. Malgré les progrès de la civilisation, elles maintiennent leur empire sur l'inculte population des frontières.

Si l'on eût consulté l'almanach, le printemps était arrivé ; mais on pouvait se croire en plein hiver dans le District du Maine, si l'on regardait les neiges entassées sur les montagnes, les glaces flottant sur le cours des rivières, sur les ondes paisibles des lacs ; l'horreur sombre des brouillards serpentait jour et nuit sur les montagnes, l'âpre concert des tempêtes rugissait dans les grands bois, le désert était sillonné par les tourmentes.

Au lieu de l'aubépine joyeuse, des fleurs de mai, des jeunes pousses de l'Érable à sucre, on voyait partout un blanc manteau de neige : c'était la joie des enfants, qui, peu soucieux de la saison, bâtissaient des maisons fondantes, se lançaient des

boules faciles à briser, glissaient, tombaient et se poursuivaient joyeusement, se lançant en l'air leurs chaudes haleines qui formaient de petits nuages éphémères.

Cependant, à l'hôtellerie de l'Oncle Jerry, nonobstant nuages et tempêtes, se faisaient de merveilleux préparatifs de noces. Tous les voisins du New-Hampshire et du Vermont, à quarante milles à la ronde, étaient prévenus qu'on ne pouvait manquer un tel rendez-vous, les sentiers fussent-ils rompus, les passages des montagnes interceptés, les ruisseaux débordés ; jamais pareille assemblée n'aurait été vue, depuis l'inauguration de la nouvelle église.

Confortablement installée à la cime d'un « bon et honnête coteau, » la vieille maison était vaste mais laide ; on y trouvait toutes les dépendances qu'exige la paisible installation du voyageur : écuries, remises, étables, bassins, et jusqu'au grand banc de pierre où l'on se repose au soleil, tout y était au grand complet.

Et elle n'était pas trop grande lorsqu'on y célébrait une noce, une fête militaire, une réunion de trappeurs, ou lorsque quelques amis éprouvaient le besoin d'être en la compagnie de l'oncle Jerry.

On l'appelait souvent « le Brigadier ; » d'autres le surnommaient « le Quadrumane. » Ce dernier sobriquet faisait allusion à sa stature gigantesque et à sa force prodigieuse ; c'était une flatteuse assimilation avec l'orang-outang, ce terrible hôte de l'Afrique centrale.

Il faut convenir qu'avec ses deux mains il faisait l'ouvrage de quatre, malgré son grand âge, qu'il s'agit de labourer,

charpenter, bûcheronner ou boire.

Tout voyageur passant dans un rayon de cinquante milles venait rendre visite à l'oncle Jerry ; on installait chez lui mulets, chevaux, voitures, femmes, filles ou sœurs ; et cela sans gêne ; il suffisait de lui dire « s'il vous plaît ! » Le Brigadier objectait-il que son auberge était remplie, on restait quand même : on campait dans les cours, dans les greniers à foin, dans les magasins de paille ; les couvertures des chevaux servaient de tente ; il y en avait qui couchaient sous le manteau de la vaste cheminée.

Souvent des personnages qu'il n'avait jamais vus, qu'il ne devait jamais revoir, venaient gravement s'attabler chez lui, comme usant d'un droit indiscutable, et disparaissaient sans dire merci. Le vieux bonhomme, quoique né quaker, était connu pour le méthodiste le plus hospitalier de la contrée ; de plus, il était un peu magistrat, ses portes étaient toujours ouvertes même pour le vagabond le plus délabré.

Tout ce monde là allait et venait, non-seulement sans lâcher un mot de ses affaires, mais encore sans se laisser voir pour ainsi dire, et ordinairement sans faire connaître son nom. On pouvait y reconnaître des « friends, » se rendant au « meeting » le plus proche, ou à quelque marché ; des « méthodistes, » prêcheurs en plein air ; des étrangers qui avaient entendu parler du sire Jérémieh, et qui venaient vérifier de leurs propres yeux, le point intéressant de savoir si tout était gigantesque comme on le disait, l'hôte et l'hôtellerie.

L'Oncle Jérémieh était né quaker, ainsi que nous l'avons dit, dans les environs de « Porchmouth » (Portsmouth.) Nous avertissons le lecteur que cet homme considérable avait un

faible, consistant à prononcer l'anglais comme un flamand ou un allemand : il aimait à « germaniser » dans le langage.

Sa patrie, néanmoins, était le New-Hampshire : ayant épousé, en premières noces, une jeune et jolie méthodiste, pour lui plaire il se lança dans les affaires de milice qui l'entraînèrent si loin qu'il fallut quitter le pays. Sans proférer une plainte, sans dire un mot, le Brigadier prit délicatement sa chère petite femme sous un bras, sa petite malle sous l'autre, et disparut aussi soudainement et aussi mystérieusement que si la terre l'eût englouti comme les fils d'Éliab : son départ devint une légende chez les méthodistes.

Toute une génération grandit et vieillit sans avoir reçu de ses nouvelles ; à la longue, on finit par ne plus s'en occuper ; le bruit courait qu'il avait émigré du côté de l'Est et que là, il dirigeait une grande et belle ferme du District du Maine ; on disait encore qu'il s'était établi près de la Baie des Français, où il avait épousé une seconde, et peut-être une troisième femme beaucoup plus jeune que lui.

On faisait encore, sur son compte, les commentaires les plus étranges et les hypothèses les plus mystérieuses ; et plus d'un esprit faible se sentait effrayé en l'approchant : sans doute, ses larges épaules et sa nature colossale étaient de nature à inspirer des sentiments sérieux et circonspects. Cela n'empêchait point les curieux de chuchoter sur lui, de le comparer au Juif-Errant, et même, « en vérité » de se demander s'il ne serait point le Juif-Errant en personne. Car, avait-il ou non cent trente ans... ? C'est ce qu'on ne pouvait décider... Mais on pouvait croire, d'après ses discours, qu'il avait servi dans la guerre de l'Indépendance ; il pouvait bien avoir vu le siège de

Louisbourg, la mort de Montgomery ou celle de Wolfe ; peut-être avait-il connu le père d'Aaron-Burr, et avait-il piloté le fils dans le désert du Nord, sur la route de Kennebec lorsqu'il courait au secours de Montgomery ; il n'était pas impossible qu'il eût été à l'école de Bénédict Arnold ; et sûrement il devait connaître le secret du fameux trésor du capitaine Kidd.

Ce qu'il y avait d'affligeant, c'est que le bonhomme, avec son allure pesante et tranquille, ne disait que ce qu'il voulait, et parfois, après quelques mots brefs, regardait ses interlocuteurs dans le blanc des yeux, de façon à les déconcerter.

Une fois le ministre tressaillit de joie : il put croire que le brigadier allait trahir son secret. On parlait d'Ethan Allen et de la prise de Ticonderoga. Les yeux du vieillard étincelèrent, il lâcha quelques phrases indiquant qu'il aurait combattu parmi les « Gars de la Montagne-Verte, » aux côtés du terrible Vermonter lorsque celui-ci foudroya le commandant anglais par la réponse commençant ainsi : « Au nom du Dieu tout-puissant et du Congrès Continental... » Alors, raconta le Ministre, alors, le vieillard emporté par le feu de ses souvenirs s'oublia un instant... mais pas assez pour satisfaire notre curiosité, et depuis, cela ne lui est plus arrivé.

Une chose certaine, c'était qu'il possédait une belle ferme, obtenue à des conditions parfaitement ignorées ; de plus, il avait quelque juridiction seigneuriale et judiciaire on ne savait pourquoi : cela faisait également chuchotter, et même hausser les épaules. Néanmoins on ne savait rien de clair sur toutes ces matières, malgré la persévérance canine que la meute des curieux mettait dans ses recherches.

En définition, l'Oncle Jerry était plutôt craint qu'aimé ;

cependant comme habituellement il disait ce qu'il pensait, il faisait ce qu'il disait, on ajoutait foi à ses paroles. D'autre part il n'inquiétait personne pour opinions politiques ou religieuses, laissant chacun libre comme il voulait l'être lui-même ; il resta donc en bons termes avec les « Amis » qui lui pardonnèrent ses deux ou trois mariages, et le traitant toujours comme un des leurs, continuèrent de l'appeler « Jeremiah. » De tout cela il résultait que l'Oncle Jerry était en butte à tous les désagréments qu'éprouve un chef de taverne, sans y joindre les bénéfices d'un seigneur. Mais, tout plein de courtoisie chrétienne, et conciliant par nature, il se faisait tout à tous, pourvu qu'on ne l'ennuyât pas trop ; gardant son chapeau sur sa tête, dans sa maison ; disant *tu* et *toi* avec les Quakers, quelque fois même avec sa femme. D'ordinaire il affectait de parler le langage du peuple, et quelquefois il en faisait usage avec une verve et une saveur toute martiale.

Et maintenant supposons le rideau levé.

La famille est à table se disposant au repas ; l'Oncle Jerry est plongé dans un vaste fauteuil en cuir ; un bol plein de lait et de rôties de pain noir grillé est devant lui ; sur un réchaud bouillonne une grande mesure de cidre ; un plat de pommes cuites complète la symétrie du service. À côté du Brigadier est un immense échiquier garni de ses pions, comme si un partenaire était attendu. Et en effet il ne craignait personne au « noble jeu, » dans tout le voisinage on savait bien que l'honorable « squire » n'avait pas encore trouvé son homme.

Autour de la cheminée qu'illumine un feu pétillant, sont rangés des bancs en bois, des blocs en troncs d'arbres servant de tabourets aux enfants, et une armée d'ustensiles de ménage.

Au coin du foyer est assis un grand jeune homme, au visage pâle et sérieux, aux longs cheveux, boutonné jusqu'au cou comme un prédicateur méthodiste ; il est tellement absorbé dans la contemplation d'une ardoise toute griffonnée et d'un gros livre, qu'il reste complétement étranger à la conversation.

Un peu plus loin de l'âtre est une jeune femme aux longs et abondants cheveux noirs, aux yeux brillants, mais au sévère visage ; autour de sa bouche se joue une espèce de sourire sarcastique, déplaisant, et triste. Son pied tient en respect un rouet à filer, pendant qu'elle dispose une botte de lin autour de sa quenouille.

À côté d'elle est assise la tante Sarah Hooper, ou la grand'mère comme on l'appelle ; devant la vénérable matrone est un baquet plein de pommes qu'elle pèle et coupe en morceaux pour faire une marmelade.

Le plancher, soigneusement sablé, frotté, balayé, balayé artistement avec un balai de cigüe combiné à cette intention, offre à l'œil les dessins onduleux d'une petite mer agitée, tant le sable a été semé avec symétrie. Cette mosaïque du balai est du *dernier* genre et du suprême bon goût ; la gentilhommellerie du voisinage a adopté cette mode.

Deux ou trois brassées de sapin résineux, mélangées à d'autres broussailles toutes incrustées de neige et de glace, sont empilées dans un coin. Au dehors, gronde la tempête qui ébranle le vieil édifice jusque dans ses fondations ; une neige fine et serrée crépète sur les vitres, on dirait la grêle ou des coups de becs d'oiseaux. Il fait bon de se pelotonner au coin de ce bon feu brillant et chaud dans cette cuisine bien close, sous ce toit hospitalier.

Toute la famille était depuis quelques moments dans un profond silence, lorsque, dans le vestibule, s'élevèrent soudain des clameurs confuses suivies d'un tumulte extraordinaire. Le brigadier sauta sur son siège, et poussa une formidable interjection ; son petit banc roula au loin sur le plancher.

— Ho ! là ! Ho ! qu'est-ce qu'il y a encore par là ?... grommela-t-il ; je croyais les enfants couchés depuis au moins une demi-heure.

— Voyez ça vous-même, mon mari ! ils ne m'écoutent pas, moi, répliqua la Tante Sarah, en activant son fuseau d'une main, pendant que de l'autre elle rajustait ses lunettes ; oh ! les méchantes petites pestes !!

— Boule de neige, grand'Man, crièrent plusieurs petites voix fraîches et animées ; en même temps, avec de bruyants éclats de rire, une demi-douzaine de diabolins des deux sexes firent irruption dans la salle.

— Merci de nous ! s'écria la jeune femme aux cheveux noirs, que faites-vous donc ?

Par la porte grande ouverte, la troupe turbulente poussait avec grands efforts une masse énorme, statue de neige glissant sur ses pieds comme sur des traîneaux. Le colosse effleura en passant les lunettes de la grand'mère ; donna un soufflet sur la joue de la jeune femme occupée à garnir de pommes une large étagère, et vint s'abattre tête première sur le jeune homme qui, depuis une heure, s'exténuaient à dessiner aux méchantes clartés d'une branche fumeuse de pin. La maison trembla sous cette chute, de la cave au grenier ; l'ardoise, chargée de scientifiques hiéroglyphes, tomba par terre et se brisa malgré son cadre aux

coins argentés ; le livre vola dans les cendres ; un nuage de vapeur et de neige obscurcit l'air : le fragile chef-d'œuvre venait de se briser en mille morceaux.

La jeune femme recula en poussant un faible cri, le jeune homme ne dit rien, ne fit même pas un geste d'impatience ; il se contenta de regarder avec un triste sourire les débris lamentables de sa pauvre vieille ardoise ; il se hâta de ramasser trois ou quatre feuillets, qui, échappés de son livre, volaient vers le feu. Néanmoins un éclair fugitif s'était allumé dans ses yeux, mais il avait aussitôt disparu, plus éphémère qu'une étincelle.

— Qu'est-ce donc encore ? s'écria la tante Sarah, voyez ce que vous avez fait, petits fléaux ! Voyez ! affreux polissons ! voyez ! race endiablée ! les *figures* de Master-Burleigh sont toutes éclaboussées, et son ardoise est perdue !

Le jeune homme releva la tête, sans faire attention aux ruines éparses du « bonhomme de neige » ; ses grands yeux expressif se fixèrent sur la jeune femme avec inquiétude : celle-ci répondit par un sourire, et regarda la porte entr'ouverte comme si elle se fût attendue à voir entrer quelqu'un.

— N'y pensons plus, Tante Sarah, dit-il d'une voix basse et douce, en rejetant en arrière sa belle chevelure noire, d'un mouvement de tête ; la pauvre ardoise avait vu de meilleurs jours avant d'arriver en ma possession.

— Ton père s'en était servi longtemps, hein ? demanda l'Oncle Jérémiah.

— Oui ; et... et... il se servait aussi du vieux Pike, murmura le jeune homme d'une voix émue en détournant son visage de

la lumière.

Le « Squire » hocha la tête en signe d'assentiment ; la Tante Sarah poursuivit :

— Mais, le vieux Pike est hors de service, Master-Burleigh...

Et ôtant ses lunettes elle les essuya avec componction.

— C'est vrai ; soupira le maître d'école partageant l'émotion de la bonne Tante Sarah... J'aimais cette ardoise parce qu'elle avait servi à mon père.

Ces derniers mots furent dits d'une voix tremblante. La jeune femme quitta son rouet, et s'approchant de lui, posa sa main sur son épaule ; un douloureux sourire lui répondit.

— Et tu as raison, Iry Burleigh, répliqua le brigadier, car ton père était fameux aux échecs, au trictrac, à tous les jeux ; je n'ai jamais vu son pareil.

— Et son écriture ressemblait à l'imprimé, continua la Tante Sarah ; Iry est la vivante image de son père... je m'en souviens... il me semble le voir au lutrin, avec sa superbe, longue et soyeuse chevelure, avec ses grands yeux solennels, et son allure sérieuse.

Le maître d'école avait recueilli les débris de l'ardoise, il s'exerçait patiemment à les rajuster l'un à l'autre ; quand il eut fini, il les contempla en silence.

Tout-à-coup un tumulte extraordinaire s'éleva dans l'escalier, des cris et des trépignements troublèrent la conversation ; un bruit semblable se fit entendre dans les chambres de l'étage supérieur ; enfin le même tapage se

reproduisit dans le cellier, puis dans le grenier à fourrages.

Le Brigadier échangea un regard avec sa femme, le maître d'école avec la jeune femme, mais personne ne bougea.

— Femme, va donc voir ce qu'ils font encore, dit le Brigadier.

— Que n'y vas-tu toi-même ? Après tout, ce ne sont pas mes enfants ; ils me rendent la vie malheureuse ! Je le déclare, quelquefois je ne sais si je marche sur mes pieds ou sur ma tête.

— On s'y fait avec le temps, femme.

— Oh ! jamais, jamais ! Je pense qu'ils sont écervelés !

— Pooh ! Pooh ! fit le Brigadier en se renversant sur son fauteuil avec un rire caverneux plus semblable au glouglou d'une énorme bouteille qu'à la voix humaine.

Quand il eut donné cours à son hilarité, il trouva bon de commencer ses préparatifs pour se mettre au lit, et déboutonnant son pantalon étala autour de sa vaste personne, sa longue et ample chemise : puis, il déboucla ses jarrettières. Alors, douillettement étendu sur son siège, il promena lentement autour de lui ses yeux bleus-clairs, enfin il les fixa sur la jeune femme d'une façon significative, comme s'il y avait eu un moyen mystérieux de correspondance entre eux. Elle rougit faiblement et regarda Burleigh par-dessus son rouet ; mais en rencontrant ses yeux, elle détourna ses regards avec une sorte de tressaillement, comme si elle eût été mécontente d'elle-même.

— Encore ! les voilà encore ! s'écria la Tante Sarah, personne n'ira donc pas voir ce qu'ils font ? Lucy, mon enfant,

voulez-vous ?... avant qu'ils mettent la maison sans dessus dessous.

Lucy se leva en sursaut, et renversant une lourde chaise, courut à la porte d'entrée, suivie du Brigadier qui marchait les mains sur les hanches, par rapport à ses rhumatismes, disait-il, et qui la poursuivait de son œil malin.

Il était facile de deviner à ses lèvres plissées, à l'allure tourmentée de son chapeau écrasé d'un coup de poing sur l'oreille, que l'Oncle Jerry ne détestait pas le bruit, et ne partait en guerre que pour la forme, c'est-à-dire pour apaiser la grand-mère ; au fond, les instincts égrillards de sa progéniture lui agréaient fort. S'il eut été maître de la situation, il en aurait fait tout juste pour satisfaire sa femme, et enhardir les gamins. Sans quitter son fauteuil où il aurait piétiné un instant, il aurait mis son chapeau de travers, roulé de gros yeux puis il aurait ri, à laisser rouler ses béquilles sur le plancher : tout cela au grand scandale de Watch le vieux chien de garde blotti dans les cendres.

Mais Lucy et le Brigadier arrivèrent trop tard : à leur approche les enfants avaient dégringolé l'escalier, criant, riant, se culbutant, les mains pleines de neige.

Dans le corridor, il y avait deux ou trois sentiers neigeux attestant que cette petite racaille y avait passé, les uns pieds nus, d'autres en sabots, les poches pleines de provisions fondantes qui s'étaient semées en route, mais que faire ? le mal était accompli ; dans leur fuite, les petits scélérats avaient emporté jusqu'à leur lit.

— En vérité ! dit la Tante Sarah, à la vue de tout ce criminel

dégât, je ne supporterai pas cela plus longtemps. Je vais mettre demain toute cette vermine à la porte.

— Oh ! tu ne voudrais pas, mère !

— Je ne voudrais pas ! oui-dà ! vous le verrez ! vous le verrez ! Brigadier Hooper.

Le vieux Squire savait bien à quoi s'en tenir sur ce point, il connaissait l'excellent cœur de sa bonne femme : bien crier, bien oublier, c'était ça, et tout était pour le mieux.

— Oh ! Seigneur ! encore ! cria-t-elle une dernière fois, peu d'instants après que tout le monde fut rentré dans la cuisine, Lucy, courez là-haut, chère, parlez-leur, couchez-les, dites-leur d'être de gentils enfants, et de ne pas faire mourir leur pauvre grand-mère de chagrin.

Lucy partit de nouveau, tirant derrière elle un peloton de laine bleue ; le petit chat trouva bon de quitter la place où il se rôtiissait à loisir, pour faire des farces avec ce jouet imprévu ; Watch ne vit point cela de bon œil ; quoique ayant beaucoup vécu, il n'aurait jamais eu la faiblesse de commettre une telle inconvenance ; se bien chauffer, le nez entre ses deux grosses pattes de devant, telle était sa préoccupation sincère.

Lucy en arrivant au grenier trouva les enfants dans un étrange pêle-mêle ; l'un avait les pieds sur l'oreiller ; deux autres étaient en croix sur le bord du lit ; tous affectaient d'être plongés dans un profond sommeil, ronflant, soufflant à qui mieux mieux. Ils s'étaient fourrés dans le premier lit venu, dans leurs plus bizarres accoutrements : le plus jeune, vêtu d'une chemise en flanelle jaune avait étalé sur le traversin ses petits talons rouges et humides ; tout en suçant avec ardeur son